

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1477

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Mères avant d'être femmes...

Avoir un enfant à 16 ans, est-ce encore un problème? Quel regard la société porte-elle sur les «filles-mères»? Quelles sont les principales difficultés qu'elles rencontrent? Qu'apporte cet enfant? Où sont les pères? Rencontre avec trois travailleuses sociales de l'Accueil mères-enfants de l'Abri à Lausanne.

COSETTE HANHART

Hier, une adolescente enceinte amenait la honte sur sa famille avant d'être rejetée en marge de la société. Aujourd'hui, les « filles-mères » sont moins ostracisées. L'éducation sexuelle permet à la plupart des jeunes de se tenir informé-e-s, et le planning familial soutient les filles dans leur choix concernant leur vie sexuelle. Des institutions ont également été mises sur pied pour venir en aide au petit pourcentage¹ d'adolescentes enceintes qui décident de garder leur enfant. L'Accueil mères-enfants de l'Abri, situé sur les hauts de Lausanne, prend en charge des jeunes mères, souvent mineures, avec leur bébé, parfois déjà pendant leur grossesse. «Ce sont toujours des cas difficiles qui arrivent chez nous. Migrantes, adolescentes en rupture avec leur famille, souvent sans formation professionnelle ou sans emploi, ces adolescentes ont toutes un parcours douloureux», explique Chantal Iserning, directrice de l'établissement depuis juillet 2003. Généralement en situation précaire, c'est toujours le Service de protection de la jeunesse qui valide les placements, même si les demandes proviennent d'autres services sociaux (Profa, hôpitaux, Office du tuteur général ou autre). Actuellement le canton de Vaud propose 12 places d'accueil dont 6 à Lausanne.

En principe, l'institution accueille les jeunes mères pour une durée d'un an au maximum. Mais leur séjour se négocie tous les trois mois en fonction du projet qu'elles mettent en place. Après une première période durant laquelle elles se consacrent uniquement au nouveau-né, elles doivent prendre en main leur avenir: débiter une formation, chercher un emploi ou reprendre une scolarité.

Reines de la Migros

L'arrivée d'un nourrisson est un dur retour à la réalité. Mais aussi un petit miracle. Le fait d'être enceinte ou de se promener avec un bébé peut en effet être source de valorisation. «Quand elles font leurs courses, ce sont les reines de la Migros» explique Catherine Wenger, enseignante spécialisée de l'Accueil. Mais surtout, le nouveau-né redonne quelquefois un sens à leur vie et leur permet de s'en sortir; l'enfant devient leur raison de vivre. Elles trouvent enfin quelqu'un qui compte pour elles et pour qui elles comptent. «Ce bébé leur donne un semblant d'ossature qui leur permet d'avoir un rôle social» poursuit l'enseignante.

Reste le regard des autres, parfois difficile à soutenir. Car ces mères adolescentes se sentent souvent jugées. A cause de leur jeune âge, on leur fait surtout moins confiance. Dans les hôpitaux, par exemple, elles sont plus vite catégorisées «à risque», si leur enfant présente un bleu ou des bosses. En outre, à l'âge de l'adolescence, les sentiments sont exacerbés. D'autant plus pour des jeunes en révolte. «Souvent les jeunes mères rejettent fortement l'image parentale et tout à coup, cette naissance les oblige à se montrer responsables, en commençant par apprendre à faire une lessive, à gérer un budget, à cuisiner.» explique Catherine Wenger.

Où est papa?

Les pères, quant à eux, sont la plupart du temps absents. Ils n'assument généralement pas leur paternité et parfois même s'en vont, poussés par une famille qui les trouvent trop jeunes pour endosser un tel rôle. Il arrive aussi que l'adolescente ne veuille pas donner le nom du géniteur, car elle souhaite garder l'enfant pour elle seule. «Quand les pères sont là, c'est souvent plus problématique, car pour de si jeunes gens, il est difficile de séparer le rôle parental de la relation amoureuse», souligne l'éducatrice Myriam Posse. Mais, dans l'intérêt de l'enfant, l'institution met tout de même l'accent sur une recherche de paternité.

«Enfin, ce qui fait peut-être la spécificité des jeunes filles mères que nous rencontrons, c'est la solitude, commente Myriam Posse. Elles ont la plupart du temps rompu tous liens affectifs avec leur entourage et ont de la peine à en créer de nouveaux, par exemple avec une voisine. Elles craignent d'être redevables à quelqu'un. Souvent d'ailleurs, l'institution reste pour elles une référence pendant des années. Ceci dit, le problème principal, c'est la misère sociale. Une mère célibataire, qu'elle soit adolescente ou non, se retrouve face à une multitude de problèmes: horaires de travail impossibles, absence de congés pour soigner un enfant malade, garderies beaucoup trop rares...».

¹ Selon l'Unicef, 0,4% des mères ont entre 15 et 19 ans en Suisse.

Du côté du planning familial

« Les couples d'ados ne résistent pratiquement jamais à une grossesse »

Responsable du planning familial de la Ville de Neuchâtel, Nadia Hugli estime qu'en Suisse, le nombre de mères adolescentes n'est pas suffisamment élevé pour parler de problème de société comme c'est le cas en Angleterre ou aux Etats-Unis. Le planning familial de Neuchâtel rencontre assez peu d'adolescentes enceintes qui souhaitent mener à terme la grossesse; l'année dernière, il n'en a rencontré qu'une seule. Les adolescentes étant moins nombreuses que les adultes à désirer garder l'enfant. En revanche, les jeunes mères existent et il s'agit bel et bien d'une réalité dont il faut tenir compte. Explications.

PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUELLE JOZ-ROLAND

Peut-on constater une corrélation entre le nombre de mères adolescentes et une conjoncture de crise économique et sociale ?

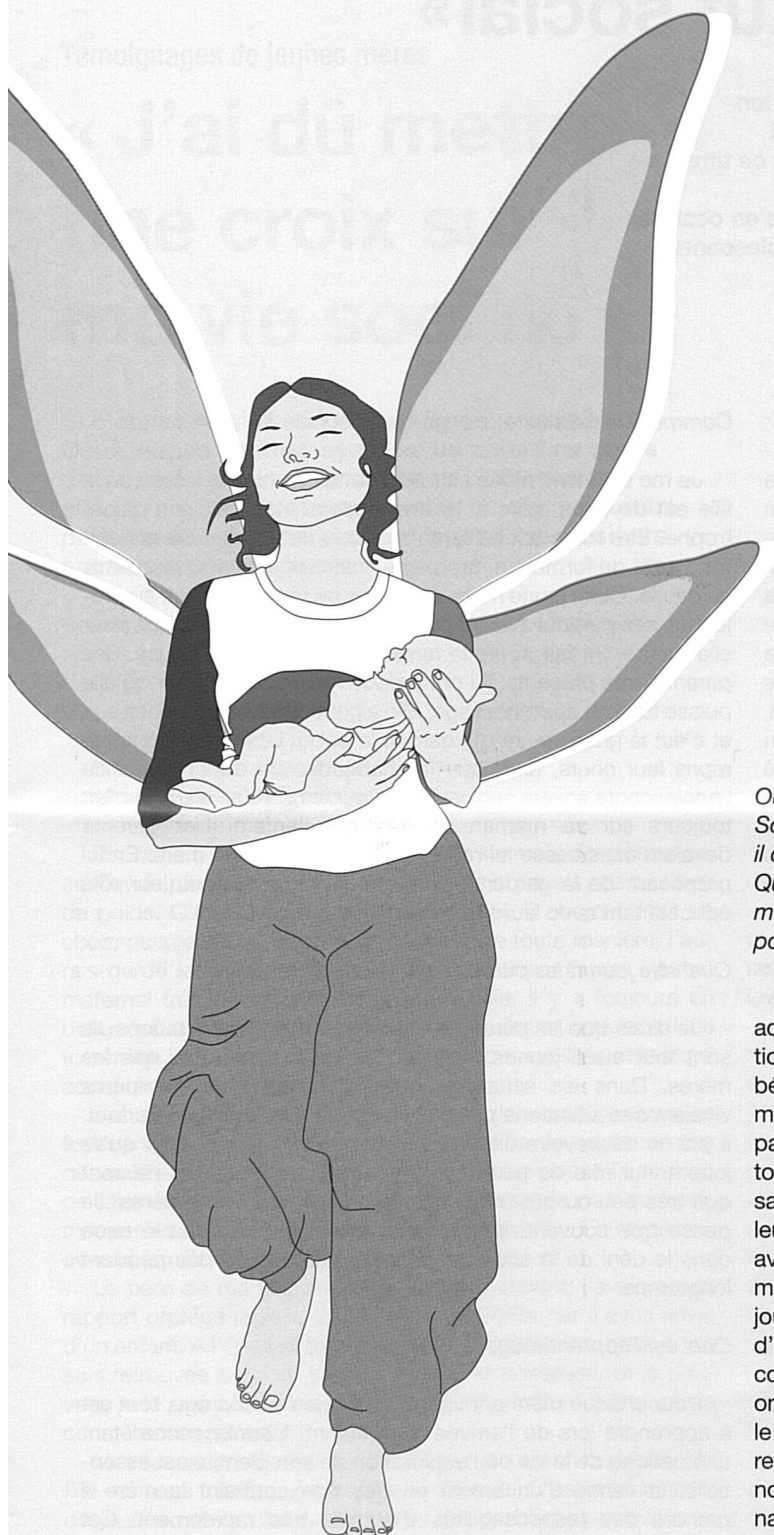
Nadia Hugli: Il ne faut pas faire de généralité, le planning familial est confronté à trop de cas de figures différents pour se permettre d'en faire. Néanmoins, il est vrai que ce sont souvent les adolescentes qui rencontrent des problèmes qui tombent enceintes. Souvent, elles sont issues de milieux économiquement défavorisés. Elles rencontrent des problèmes au sein de leurs familles, soit parce que la famille traverse une crise, soit parce qu'il y a un conflit entre les valeurs de la famille et celles de l'école. Mais encore une fois, il est très difficile de brosser le portrait type de l'adolescente qui tombe enceinte.

Est-ce que le faible nombre d'adolescentes qui deviennent enceintes est directement lié à l'introduction de l'éducation sexuelle à l'école et d'une manière générale, à la libéralisation des mœurs et des moyens contraceptifs ?

N. H.: Certainement que l'éducation sexuelle joue un grand rôle. Elle permet d'informer les adolescent-e-s de manière très satisfaisante. Il est cependant curieux de constater qu'en matière de « première fois », c'est surtout la pilule du lendemain qui fait office de contraceptif. Et, bien entendu, si pour une adolescente, un bébé représente le sauveur qui va venir combler son absence d'objectifs, l'éducation et les contraceptifs ne servent pas à grand-chose. Mais si on compare la situation en Angleterre ou aux Etats-Unis, où les mères adolescentes représentent vraiment un problème de société, avec celle de la Suisse, on constate que l'encadrement - qu'il soit familial, scolaire ou social - joue bien son rôle préventif en matière de grossesse chez les adolescentes.

A contexte équivalent, est-ce vraiment un « problème » plus grand lorsqu'une adolescente tombe enceinte que lorsqu'il s'agit d'une adulte ?

N. H.: Cela dépend du point de vue que l'on adopte. Dans une perspective médicale, les dernières constatations en la matière tendent à montrer qu'il n'y a pas plus de risque pour une fille de 15 ans que pour une adulte à mener une grossesse à terme. D'un point de vue psychologique c'est un peu différent. Le bon déroulement de la grossesse d'une adolescente et de ses conséquences dépendent beaucoup de l'accueil familial qui est réservé à la jeune mère et à l'enfant. Il dépend aussi beaucoup des objectifs de la mère: a-t-elle des activités, des intérêts en dehors de son bébé? Le point de vue des camarades de l'adolescente peut se révéler important aussi. Il n'est pas forcément facile pour une adolescente d'appréhender les changements physiques qu'occasionnent forcément une grossesse. Le regard des autres devient alors très important.



Où se situent les pères dans ces situations de grossesses ? Sont-ils plutôt présents ou absents ; le planning familial tente-t-il de les impliquer au maximum dans l'histoire de la grossesse ? Quant aux familles de ces jeunes pères, sont-elles présentes ; mesurent-elles au même titre que la mère et sa famille les responsabilités liées à une grossesse ?

N. H. : Aujourd'hui encore, je me suis rendue à l'hôpital pour accompagner une jeune fille de 17 ans qui voulait une interruption de grossesse. Elle est venue seule avec sa mère. Le père du bébé était informé, très content de la décision de l'avortement, mais il n'était pas là. Dans la majorité des cas, le père ne veut pas entendre parler de la grossesse. Soit il récuse d'emblée toute paternité, soit il laisse la fille prendre toutes les décisions sans en assumer aucune. Pour celles qui décident de mener leur grossesse à terme, elles perdent généralement le contact avec le père. Les couples d'adolescents ne résistent pratiquement jamais à une grossesse. Le planning familial essaie toujours de parler au père lorsqu'il est confronté à la grossesse d'une adolescente. Il essaie de convaincre la fille d'avertir son copain, car les pères ont le droit de savoir, et les enfants aussi ont le droit de le connaître au demeurant. La famille du père est le plus souvent la grande absente de l'affaire. Parfois même, elle refuse explicitement l'enfant. Une exception est cependant à noter en cas d'avortement et dans le cas où la jeune mère est de nationalité étrangère. Les parents du père peuvent prendre en charge la fille lorsque celle-ci n'ose pas parler avortement avec ses propres parents pour des raisons culturelles. ◊

Situation horrible ou joli défi?

«Elles acquièrent une forme de statut social»

Directrice du Service d'accueil d'enfants pour l'Association pour l'entraide familiale de Lausanne, Marie-Josée Liard est responsable des «mamans de jour» à Lausanne et à ce titre, s'occupe de trouver des solutions d'accueil à la journée pour les jeunes enfants lorsque les parents ne peuvent s'en occuper. Dans ce contexte, elle rencontre souvent des mères adolescentes. Ses réflexions.

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIA ANDERSEN

Pourquoi des adolescentes deviennent-elles mères ?

Souvent, par méconnaissance de la contraception. Il me semble que le risque de grossesse n'est pas une préoccupation pour la jeune génération. Si elles se trouvent en situations précaires, en devenant mères, elles acquièrent une forme de statut social. Je pense qu'un autre phénomène intervient chez les jeunes : l'accès aux plaisirs immédiats. Il n'est plus nécessaire d'attendre pour obtenir quelque chose ; dans la sexualité, cela semble similaire. Toutes celles que j'ai côtoyées n'avaient pas choisi d'être enceintes ou alors, elles n'ont pas voulu me le dire. En réalité, elles sont très seules ; quand il y a la famille ou un réseau social derrière, c'est mieux, mais elles restent malgré tout isolées de par leur jeune âge. Une maternité précoce les place dans une situation de dépendances multiples et laisse peu d'espace à la parole. Le regard des autres varie selon les personnes. Par exemple ici, nous sommes douze collaboratrices et nous avons discuté du reportage de *Temps Présent* diffusé début octobre à la Télévision suisse romande sur les mères adolescentes ; la moitié d'entre nous trouvait cela horrible et l'autre moitié, un joli défi. Je pense que c'est dommage d'avoir un enfant à cet âge. Elles sont si désarmées et si peu préparées à ce rôle de parent. D'autre part, j'ai l'impression qu'elles sont nombreuses dans cette situation.

Comment vivent-elles le fait de devenir mère ?

La façon dont elles le vivent dépend de leur culture d'origine et de leur milieu. Pour une jeune femme qui a vécu une grande partie de son enfance dans un autre pays, par exemple en Amérique du Sud, avoir un enfant à 16 ans n'est pas une catastrophe. Elle aura plus de facilité à s'en occuper. Chez nous, les filles n'apprennent plus ou n'ont pas l'opportunité d'apprendre à s'occuper des bébés et ainsi de s'approcher de leur futur rôle de mère. La plupart des adolescentes qui deviennent mères ont tout à apprendre sur les soins et les besoins d'un enfant. Quand je les rencontre, elles bénéficient déjà d'un soutien social et sont soit en formation, soit elles exercent une petite activité. Nous organisons ensemble les gardes par une maman de jour qui peut devenir un relais et éventuellement, peut aussi guider la jeune mère. Souvent, il y a un lien qui se fait avec la jeune mère, la maman de jour et nous. Nous sommes à la fois un soutien et un «contrôle» pour que les choses se passent au mieux pour l'enfant. Je suis très touchée par ces jeunes mères car je trouve que leur situation est difficile. Pour moi, être mère, c'est le métier le plus difficile, c'est une très grosse responsabilité, d'autant plus pour une adolescente qui n'a pas fini de grandir.

Comment la maternité change-t-elle leur vie ?

Je me souviens d'une situation dans une famille suisse où la fille est devenue mère à 16 ans et demi et c'était une catastrophe. Être mère adolescente implique de nombreuses difficultés : arrêt de formation, problème financier, etc. ; tout est remis en cause. Cette jeune mère de 16 ans ne répondait plus au projet que ses parents avaient pour elle, ni a celui qu'elle avait pour elle-même. En fait, toute la famille a été remise en cause. Ses parents, très présents, lui ont proposé leur soutien pour qu'elle puisse faire un apprentissage. Elle a continué à habiter chez eux et c'est la grand-mère qui gardait le bébé. Les choses ont vite repris leur cours, ainsi que les habitudes de dépendance de l'adolescente envers ses parents. Pour les sorties, elle comptait toujours sur sa maman pour garder l'enfant. Les parents devaient sans cesse lui rappeler que c'était elle la mère. En lui proposant de la garder à domicile, ils ont maintenu leur rôle éducatif tant avec leur fille qu'avec leur petite-fille.

Quel rôle jouent les pères et les grands-pères ?

Je dirais que les pères n'existent pas dans ces situations. Ils sont tout aussi jeunes, voire encore plus immatures que les mères. Dans les situations que j'ai rencontrées, les pères vivaient des situations pas claires et mêmes illégales. Pourtant, il y a un désir, voire une volonté des jeunes mères pour qu'ils jouent leur rôle de père. Les pères des adolescentes ne sont que très peu ou pas impliqués, je ne vois que leurs mères. Je pense que souvent, lorsqu'ils existent, ils sont dans le rejet, dans le déni de la situation et ils ne pardonnent pas pendant longtemps.

Quel est l'apprentissage le plus important ?

Pour chaque mère primipare, quel que soit son âge, tout est à apprendre lors de l'arrivée d'un enfant. L'adolescence étant une période de la vie où l'exploration de son identité est essentielle, la venue d'un enfant en bas âge contraint la mère à prendre des responsabilités d'adultes très rapidement. Cet apprentissage forcé peut se dérouler plus ou moins bien selon le degré de maturité de l'adolescente, ce dernier dépendant de son origine et son éducation. •

Témoignages de jeunes mères

« J'ai dû mettre une croix sur ma vie sociale »

Si c'était à refaire, recommenceraient-elles ? Deux jeunes femmes ayant eu un enfant au cours de leur adolescence témoignent. L'une d'entre elles a une fille de quelques mois tandis que l'autre parle de son expérience avec le recul de plusieurs années. A elles la parole.

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIA ANDERSEN

Silvia G.

16 ans, en recherche d'apprentissage

Un matin, j'ai découvert que j'étais à six mois de grossesse. Je n'avais plus de règles depuis deux ans et j'avais pris très peu de poids. C'était un gros cadeau de Noël. D'abord c'était un choc, puis je l'ai vu comme un cadeau. De toute manière, j'aurais gardé le bébé, je n'aurais pas pu avorter. J'ai un instinct maternel très développé; dans ma famille, il y a toujours eu beaucoup d'enfants, j'ai vu naître des cousins et cousines. Une fois mère, j'ai pris conscience de mes responsabilités et je les ai acceptées.

J'ai été adoptée à trois ans et depuis deux ans, je vivais en foyer à cause de problèmes avec ma famille. Je ne pense pas que cela explique ma maternité, mais cela me donne l'occasion de faire autrement avec ma fille. Ma famille n'a pas accepté, même s'ils sont contents quand ils voient ma fille. En revanche, avec la famille élargie, j'ai de bons contacts.

Le père de ma fille, mineur aussi, est absent, j'avais eu un rapport protégé mais... J'aurais dû me méfier car il avait envie d'un enfant. A l'époque, j'avais besoin de protection, mais je me suis retrouvée avec un homme violent et possessif. Si je pouvais, je le rayerais de ma vie, mais chaque enfant à le droit de connaître ses parents.

Maintenant je suis dans une structure pour jeunes mères. Ma fille est sous tutelle puisque je suis mineure. C'est normal pour de jeunes mères; j'ai vu comment les problèmes peuvent se retourner en maltraitance envers l'enfant. Même si cela ne me concerne pas, je sais que ma fille sera protégée quoi qu'il arrive.

Pour moi, être mère si jeune n'est pas un fardeau, ni une erreur; c'est quelque chose de beau. En plus, je suis aidée financièrement. Le temps passe vite, ma fille a déjà sept mois, elle m'a poussée à la vie, c'est un moteur, je suis obligée d'être active, en classe je suis plus assidue, alors qu'avant, je m'en fichais. »



Nathalie S.

33 ans, formatrice d'adultes

Quand j'avais 18 ans, je ne me rendais pas compte que devenir mère allait changer ma vie. C'était un événement positif sur le moment, ça m'intéressait. Ce choix extrême me valorisait et me permettait d'accéder à une vie adulte. Je préparais ma maturité et j'ai continué, mais en suivant les cours pour adultes, le soir. J'ai perdu tous mes contacts, sauf une copine.

Mon père m'a proposé de prendre un appartement et de trouver un travail ou de rester chez lui et de continuer des études. J'avais projeté de suivre une formation artistique, mais j'ai choisi d'aller à l'université. Je rêvais également de suivre une formation de danse à l'étranger, je l'ai faite à Genève. Pendant mes études, je donnais mon fils à garder à une dame. Psychologiquement, je n'étais pas très disponible. Je ressentais de la culpabilité à placer mon enfant. Ma situation créait de l'isolement, je ne sortais pas le soir pendant les premières années d'études. J'ai dû mettre une croix sur ma vie sociale; après les cours, je rentrais vite. Le père ne m'aide pas, il vit à l'étranger et vient quelquefois visiter son fils.

Je ne le referais pas. Depuis que mon fils est préadolescent, c'est devenu difficile; j'ai pris conscience de ma responsabilité. Il a des demandes plus importantes, je dois faire des sacrifices financiers. Heureusement, mon père m'aide, sinon je n'arriverais pas à tourner. J'ai fait le choix de travailler à temps partiel pour être présente à la maison, c'est la meilleure solution pour que ça joue avec mon fils. Je ne m'imagine pas travailler à 100% parce que cela impliquerait également que je renonce à la danse. Pour l'avenir, je ne me sens pas à la hauteur. Je vis une triple angoisse liée aux risques qui sont ceux de l'adolescence, l'inquiétude liée à l'argent et le fait de ne pas avoir une meilleure situation professionnelle. Je ne sais pas comment je ferai pour assurer les études de mon fils. »